

Pour une déposition ? Et que dois-je déposer, je vous prie ? Si je puis me permettre, monsieur le juge, ces détails n'ont aucune importance. A votre place, je n'en tiendrais pas compte. Vous connaissez votre métier ? Je l'espère, monsieur le juge, je l'espère.

Puisque vous insistez, voici donc comment je pratique le mien. J'entreprends ma visite par la salle du bas. Je me poste devant le portrait de la Mère Angélique. Et d'une voix majestueuse,

Observez ce visage, leur dis-je. Il est laid. Moustachu. La bouche est avare et posée de travers. La mâchoire est énorme. On pourrait penser qu'il s'agit d'un travelo. Cependant, le visage de cette femme qui fut abbesse de Port-Royal exerça sur les esprits de son temps un magnétisme considérable. Pourquoi ? leur dis-je. Parce que ce visage fut touché par la grâce divine.

Les visiteurs s'agglutinent alors devant le portrait de la Mère Angélique et cherchent anxieusement, sur sa figure ingrate, les stigmates de la grâce divine.

Qu'est-ce à dire ? dis-je. Que notre incarnation est peu de chose.

Que faut-il en conclure ? dis-je. J'aurais adoré être professeur, monsieur le juge, mais la vie en a décidé autrement. Que faut-il en conclure ? dis-je. Qu'il est vain de s'attacher à notre chair qui est la matière la plus trompeuse et la plus périssable qui soit.

J'enchaîne alors sur la vanité de l'attachement humain. La vanité de l'attachement humain est mon dada. Tout ce qu'affirme Pascal sur la vanité de l'attachement humain, je pourrais le reprendre à mon compte. L'attachement à un être, écrit-il, est chose insensée, premièrement parce que tout être est extrêmement provisoire, deuxièmement parce qu'il est incapable de combler à cent pour cent les appétits et les désirs d'un autre.

Il m'arrive parfois de broder. En particulier devant les groupes de touristes allemands. L'attachement, leur dis-je, est néfaste autant qu'inutile. Car nul ne peut influencer sur l'orbite de l'autre. Chacun trace sa ligne irréversiblement en attendant la catastrophe finale (il faudrait voir les têtes !) et il est vain mathématiquement (j'adore le mathématiquement), il est vain mathématiquement d'enchaîner deux tangentes.

Quant aux effets à long terme de l'attachement, poursuis-je, ils sont à proprement parler effroyables. Promiscuité puante. Abêtissement lent. Rancœur rentrée ou rages éructantes. Et pour finir, pour finir, détestation réciproque des attachés qui n'ont plus qu'une idée : déchiqueter la laisse qui les lie. Ou s'y pendre.

Attachez un animal, leur dis-je, car j'ai tout comme vous, monsieur le juge, le goût des arguments. Observez-le, jour après jour. Vous le verrez tirer sur sa longe jusqu'à la plaie. Puis hurler à la mort. Hurler à la mort, leur dis-je, pour qu'elle vienne et le délivre. Puis dépérir lentement. Et crever.

Les hommes sont pareils aux chiens, leur dis-je. Et en prononçant ces mots, monsieur le juge, je repense à maman qui est morte avant de mourir, et je vois son visage blanc qui repose au-dessus de tous mes souvenirs, je vois une mouche se poser sur sa joue glacée et se frotter les pattes, je vois ses lèvres blanches qui ne s'ouvriront plus et ses yeux infinis derrière ses paupières fermées. Et sitôt après, monsieur le juge, je vois le visage de son tueur qui la regarde avec une expression que je ne parviens pas à qualifier mais qui me remplit de terreur, son tueur, c'est ainsi que je le surnomme depuis que je sais parler, son tueur que ma mère m'oblige encore, depuis sa tombe, à appeler papa. Les hommes sont pareils aux chiens, leur dis-je, monsieur le juge. Leurs sentiments les attachent, leurs attaches les étrangent. Et je les fixe durement si je devine en eux le moindre élan vers un sourire.

Car l'attachement est le pire ennemi de l'amour, leur dis-je, et qui ligote l'amour le condamne. C'est ce que je me tue à expliquer à ma femme, monsieur le juge, tant au point de vue théorique qu'à tout autre. Si je ne dispose pas toujours des apophtegmes qui conviennent pour une démonstration rationnelle, je me révèle en revanche excellent pédagogue sur un plan proprement empirique. Chaque jour, donc, je travaille à l'éducation de ma femme. Je l'asticote. Je la pique. Je l'attaque. Je la vexé. Je l'accable de sarcasmes et de petites scélératesses. Mon but est d'obtenir d'elle qu'elle se défasse de moi. Et je confesse, au risque de choquer, que j'ai du plaisir à la tourmenter de la sorte. Vous voulez des exemples, monsieur le juge ? En voici un auquel je pense, tout à coup.

Un soir, au retour du travail, ma femme me demande si j'ai bien acheté du café.

La chancellerie s'en occupe, lui dis-je, et j'éclate d'un rire sauvage.

Pourquoi cette réponse incongrue ? Je ne le sais pas moi-même. Le fait est que cette absurde répartie me met en joie et m'aide à supporter magnifiquement les récriminations qui vont suivre. Tout ce qui fait échec au cartésianisme exaspéré de ma femme me met en joie, monsieur le juge. Et tout ce qui, d'une façon générale, fait échec au cartésianisme exaspéré de tout le monde et à la logique écrasante des choses me met en joie. Car tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être. La phrase est de Pascal. Elle est écrite en caractères gras sur l'un des murs du musée. Et je me la répète aussi souvent qu'il est nécessaire.

Comme je m'y attendait, ma femme éclate en reproches amères. Elle désapprouve, hautement, ma déficience (ménagère) et mon irresponsabilité (maladive) face à la manutention, au rangement, au nettoyage et aux autres divertissements domestiques pour lesquels je n'ai, je l'avoue, que mépris.

En réponse, je l'injurie.

Je signale à cette occasion que les injures et les coups prétendus pédagogiques se révèlent totalement inopérants sur la perfectibilité de l'âme humaine. En est-il de même de l'expérience carcérale ? Sans vouloir marcher sur vos plates-bandes, monsieur le juge, on peut se le demander. Je crois, en effet, constater sur la personne de ma femme que mes tracasseries journalières, loin d'obtenir d'elle le détachement et l'immunisation souhaités, ne font que l'affecter et l'indisposer davantage. C'est décourageant.

Lydie Salvayre, *La Puissance des mouches*, 1995.